

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 40 (1907)
Heft: 4

Artikel: Les idées morales chez les grands prosateurs français du premier Empire et de la Restauration [suite]
Autor: Cart, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES
IDÉES MORALES CHEZ LES GRANDS PROSATEURS FRANÇAIS
du premier Empire et de la Restauration

PAR

J. CART¹

CHAPITRE III

Etienne Pivert de Senancour (1770-1846).

Pour la plupart des lecteurs, *Oberman* (1804) est, de tous les ouvrages de Senancour, le seul qu'ils connaissent. Et cependant, plusieurs années auparavant, soit en 1799, avaient paru les *Réveries sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations, sur les moyens de bonheur qu'elles lui indiquent, sur le monde social qui conserverait le plus de ses formes primordiales*. Cette mince brochure² trahissait un don d'observation et une maturité d'esprit d'autant plus re-

¹ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, livraisons de juillet 1906 et mars-mai 1907.

² Paris. 25 pages in-8°, 2^e édition 1801. 3^e édition 1833. D'après un des biographes de Senancour, ces *Réveries* auraient été écrites à Villemétrie près Senlis. Le public se serait montré indifférent. Un autre biographe fait remarquer que les descriptions renfermées dans les *Réveries* avaient paru avant l'*Atala* de Chateaubriand. C'étaient, avec celles de Bernardin de Saint-Pierre, les seules où la peinture des lieux devenait un moyen de produire des impressions morales, (Quérard : *France littéraire*, 1833). La première livraison des *Réveries* a été suivie de deux autres. Il m'a été impossible de me les procurer. La Bibliothèque nationale, à Paris, ne les possède même pas.

marquables, que ces pages étaient, paraît-il, écrites déjà depuis plusieurs années lorsque l'auteur se décida à les livrer à l'impression. C'était donc une œuvre de jeunesse (1792-1793).

Oberman était déjà en esprit dans les *Rêveries* avant d'apparaître sous la forme d'expériences personnelles. La première édition de cet ouvrage, composé également dans les années précédentes, soit en 1801 à Paris, soit en Suisse en 1802 et 1803, ne parut qu'en 1804¹. Le but que l'auteur se proposait semble être indiqué par l'épigraphe : « Etudie l'homme et non les hommes » (Pythagore).

En 1805, Senancour se trouvait de nouveau en France et c'est là, sans doute, qu'il composa le livre *De l'amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes* (1806). L'éditeur supposé rappelait, dans un Avertissement, que des esprits élevés avaient reconnu dans l'ensemble de l'ouvrage, « les vues d'un philosophe profond, à la fois moraliste et législateur. »

Ce livre *De l'amour* est un livre bien étrange, dénotant une vaste culture générale, de l'érudition et un esprit vigoureux. L'auteur n'entend pas l'amour dans le sens de la charité ; il l'envisage plutôt au point de vue physiologique, sans exclusion, toutefois, des sentiments plus élevés, surtout lorsqu'il parle du mariage. Au reste, ce que Senancour se proposait, c'était « de combattre une légèreté qui fait méconnaître les principes, ou une austérité qui les altère². » Cet ouvrage provoqua l'enthousiasme chez les uns, la colère chez beaucoup d'autres, qui y voyaient un acte d'accusation dressé contre l'organisation sociale³.

Après la publication du livre *De l'amour*, Senancour paraît

¹ 3^e édition 1833 avec une préface de Sainte-Beuve. La 4^e et la 5^e en 1863 et 1882, ces deux dernières avec une préface de G. Sand. Ces diverses préfaces contribuèrent grandement au succès de l'œuvre qui avait rencontré d'abord peu de faveur. Mais après 1830 le goût s'était modifié. On prétend que Senancour avait eu un moment l'idée de supprimer cet ouvrage.

² Le livre *De l'amour* a eu une 2^e édition en 1803, une 3^e en 1829 et une 4^e en 1834. Editions successivement revues, retouchées.

³ Quérard (*France littéraire*).

avoir eu une existence assez mouvementée. Il voyage ; on le rencontre à Marseille, à Nîmes, à Anduze où il entre en relation avec des pasteurs protestants dont il eut à se louer. On peut supposer que c'est aussi durant ces pérégrinations qu'il préparait d'autres ouvrages. En 1819 parurent les *Libres méditations d'un solitaire inconnu, sur le détachement du monde et sur d'autres objets de la morale religieuse*¹. Senancour raconte ici l'histoire d'un solitaire qui, pour un motif inconnu, s'était retiré dans la forêt de Fontainebleau et y menait une vie d'ascète. C'est dans la grotte habitée durant 50 années par cet ermite qu'aurait été découvert le manuscrit des *Méditations*. Senancour prétendait n'en être que l'éditeur². Ces 30 méditations, classées sous des titres divers, peuvent être envisagées comme un vrai cours de morale. La note dominante est celle de la vanité de toutes choses. Des affirmations religieuses, des préceptes de morale positive y voisinent avec des négations et des paradoxes.

En 1827, paraissait, également à Paris, un *Résumé de l'histoire et des Traditions morales et religieuses chez les divers peuples*³, qui devait avoir une singulière fortune. C'est à son occasion, en effet, qu'un procès fut intenté à l'auteur. L'avocat du roi accusait Senancour d'avoir tenté de détruire la croyance à la divinité de Jésus-Christ. Senancour protestait. Il n'avait pas voulu être l'apôtre de l'irréligion mais il avait réclamé la tolérance en faveur des cultes et des divers cultes entre eux. Condamné en police correctionnelle, il était acquitté en appel devant la cour royale de Paris (1828). Tout en reconnaissant que l'accusation dont il était l'objet n'était pas absolument fondée, il est manifeste que Senancour avait parlé du christianisme avec peu de respect, même avec quelque ironie. Au fond, ce *Résumé* n'était que l'histoire de la sagesse antique ; la sagesse hébraïque étant elle-même

¹ 432 pages in-8°. Il paraît que le manuscrit existait déjà en 1813. 2^e édition 1830.

² L'histoire du solitaire avait, paraît-il, un fond de vérité. Senancour aurait été le voisin de cet homme, bien connu de Louis XVI.

³ 428 pages in-18.

réduite aux proportions d'un développement purement humain.

Outre les ouvrages de longue haleine mentionnés plus haut, Senancour a beaucoup écrit. Il a collaboré à diverses Revues littéraires et à la *Biographie universelle*. En 1814 et en 1815, il a, dans de virulentes brochures, attaqué Napoléon. En 1816, dans des *Observations critiques*, il s'applique à réfuter le *Génie du christianisme*. A l'exception d'une note métaphysique sur l'existence de Dieu et de quelques vérités que les gens sincères n'avaient, dit-il, jamais contestées, il ne voyait, dans ce livre si prôné, rien de vraiment sérieux. Ce n'est donc pas l'œuvre de Chateaubriand qui aurait poussé Senancour du côté du christianisme; tout au contraire.

Avant de faire plus directe et plus ample connaissance avec les idées de Senancour, il est nécessaire de signaler, au moins en quelques mots, les événements qui ont marqué dans sa vie, et les influences qui ont pu contribuer à former son caractère et à orienter sa pensée.

* * *

Senancour semble être né avec une disposition à la mélancolie dont une enfance malade n'était pas capable de triompher. Dans le sein même de sa famille, il ne rencontrait pas ce qui aurait été indispensable pour réagir contre une aussi triste tendance. Ses parents étaient des gens pieux, à la vérité, mais d'une piété plus formaliste qu'éclairée. Son père, receveur des rentes, était un homme sévère, et sa mère, en revanche, paraît avoir été trop indulgente. S'il faut en croire Senancour, une « prudence étroite et pusillanime en ceux de qui le sort l'avait fait dépendre, avait perdu ses premières années et, croyait-il, lui avait nui pour toujours¹. » A supposer que ce grief ait été fondé, il y avait quelque chose d'in-

¹ *Oberman*. Lettre I (Genève). — Je n'oublie point que Senancour a mis ses biographes en garde contre des analogies de situations ou de paroles qui pourraient être trompeuses. Il a fait des réserves au sujet de l'emploi que Sainte-Beuve faisait de certaines confidences. D'autre part, en disant qu'*Oberman* n'était pas un roman, il a laissé entendre qu'il y était lui-même souvent en scène.

juste, et peut-être de cruel à en faire mention. Il semble bien que Senancour l'ait senti lorsque, longtemps après la mort de ses parents survenue en 1796, il écrivait : « Qui de nous peut se flatter d'avoir rempli tous ses devoirs à l'égard des hommes qui ont cessé de vivre ?¹ » On sent dans cet aveu quelque chose de très personnel et ce n'est pas le seul endroit où se fait jour un tel regret. Sans doute, l'atmosphère qu'il respirait dans le sein de sa famille pouvait avoir quelque chose de lourd, d'oppressif ; d'autre part, cependant, il semble avoir joui d'une assez grande liberté, — quant à ses lectures du moins. — Cet adolescent se nourrissait des œuvres de Malebranche, de Diderot, de Voltaire, des Encyclopédistes et surtout de J.-J. Rousseau. Voilà ce qu'il ne faudra pas oublier, lorsqu'il s'agira de juger Senancour au double point de vue religieux et moral.

Senancour se reporte volontiers aux souvenirs de sa jeunesse ; en particulier aux séjours prolongés qu'il faisait à Fontainebleau, et il faut signaler ici, comme une des influences les plus fortes qu'il ait subies, celle que la nature exerçait et qu'elle n'a jamais cessé d'exercer sur lui. Solitaire, loin des arts et du bruit, il l'écoute ; il apprend ainsi à sentir, à penser. Observateur exact, il ne désire, ne cherche et n'imagine rien hors d'elle². « C'est dans les montagnes, sur leurs cimes paisibles, que la pensée, moins pressée, est plus véritablement active³. » Voyez comment il parle du printemps : « Doux printemps, jeunesse toujours nouvelle de l'inépuisable nature, tous les cœurs ont aimé tes premiers beaux jours, tous les poètes les ont chantés ; tu soutiens et consoles notre vie, tu fais fleurir l'espérance sur tes traces annuelles et vivifies nos jours flétris durant le sommeil de la nature⁴. » Cependant il préfère l'automne, « reste épuisé de la splendeur des beaux jours. » « Douce et mélancolique automne ! Saison chérie des cœurs sensibles et des cœurs infortunés, tu conserves et adoucis le sentiment triste et précieux de nos pertes et de nos douleurs ; tu nous fais reposer dans le mal

¹ *Libres méditations*, p. 339. — ² *Oberman*. Lettre IV. — ³ *Ibid.* Lettre VII. — ⁴ *Seconde Réverie*, p. 37.

même, en nous apprenant à souffrir facilement sans résistance et sans amertume.... Tes jours plus courts et ton soleil plus tardif semblent abrégé nos maux, en abrégé nos heures¹. » Et l'effusion lyrique continue ! De même, lorsqu'il parle de la Suisse et de ses beautés naturelles, quelles descriptions ! quel enthousiasme ! C'est encore ce goût, cette passion de la nature qui lui dicte les dernières paroles d'Oberman, ses adieux à la vie. « Si j'arrive à la vieillesse, si, un jour, plein de pensées encore mais renonçant à parler aux hommes, j'ai auprès de moi un ami pour recevoir mes adieux, qu'on place ma chaise sur l'herbe courte et que de tranquilles marguerites soient là devant moi, sous le soleil, sous le ciel immense, afin qu'en laissant la vie qui passe je retrouve quelque chose de l'illusion infinie. »

Il pourrait sembler étrange que le sens profond de la nature tel que, jeune encore, Senancour l'a possédé, n'ait pas empêché sa tendance native à la mélancolie de prendre le dessus et d'assombrir sa vie. C'est même en écoutant la nature qu'il apprend, dit-il, à douter². La terre, par où il entend certainement l'existence présente, est désenchantée à ses yeux. Il fait dire à Oberman : « Je ne connais point la satiété et je trouve partout le vide³; » ce vide qu'il appelle « intolérable ». La vie l'ennuie tout en l'amusant⁴.

Le cas de Senancour n'était certainement point un cas isolé, — surtout à l'époque où il écrivait, époque qui avait vu naître les Werther, les René et tant d'autres. Sur ce point, Senancour était un vrai disciple du philosophe de Genève. Si, par moments, il se voit « plein d'espérance et de liberté, » ces moments sont aussi courts que rares et la note dominante est bien celle-ci : « J'ai des moments où je désespérerais de contenir l'inquiétude qui m'agite. Tout m'entraîne alors et m'enlève avec une force immodérée ; de cette hauteur, je retombe avec épouvante et je me perds dans l'abîme qu'elle a creusé⁵. » Oberman — ou Senancour — avait alors vingt-sept ans et il pouvait écrire : « J'ai les tourments de la jeu-

¹ *Seconde Réverie*, p. 39. — ² *Réveries*. Préliminaires. — ³ *Oberman*. Lettre I. — ⁴ *Oberman*. Lettre LXXVIII. — ⁵ *Ibid.* *Oberman*. Lettre XXXVII.

nesse et n'en ai point les consolations¹. » Comme tous ceux que ronge la mélancolie, il se complaît dans sa tristesse, il s'en nourrit : « Je me plais, écrira-t-il, à marcher sur les feuilles tombées, aux derniers beaux jours, dans la forêt dépouillée². » Et cette marche sur les feuilles n'est qu'une manière de fouler aux pieds les aspirations à la santé morale. Il ira même jusqu'à des velléités de suicide : « Rochers du Righi, si j'avais eu là vos abîmes ! » Et pourtant il constate lui-même qu'il y a là quelque chose de profondément anormal. Il ne prétend plus employer sa vie, il cherche seulement à la remplir, « je ne veux plus en jouir, mais seulement la tolérer ; je n'exige point qu'elle soit vertueuse, mais qu'elle ne soit jamais coupable³. » Lorsque, à propos de la Chartreuse de Grenoble, Oberman s'écrie : « J'avais été romanesque dans mon enfance⁴, » n'est-ce pas Senancour qui évoque ses propres souvenirs d'enfant, dévoré par l'ennui tout en croyant que « des lieux heureux faisaient beaucoup pour une vie heureuse ? »

* * *

Le père de Senancour désirait faire de ce dernier un prêtre et, dans ce but, il songeait à le placer à Saint-Sulpice. Mais ce désir devait se heurter à une résistance absolue chez son fils qui avait déjà perdu toute croyance religieuse. De connivence avec sa mère, il quitta la maison paternelle et chercha un refuge en Suisse. C'était en 1789. Après avoir passé quelque temps dans le Valais, il se rendit à Fribourg où il se mit en pension chez une famille honorable⁵. Ce séjour dans l'antique cité des bords de la Sarine devait avoir sur sa vie et sur son caractère une très grande influence. C'est en effet à Fribourg, en 1790, qu'à l'âge de vingt ans, il épousa une jeune personne appartenant à une famille patricienne, M^{lle} de Daguët⁶. Mais, quoiqu'il soit impossible d'en découvrir la

¹ Oberman. Lettre XV. — ² Ibid. Lettre XXIV. — ³ Ibid. Lettre IV.

⁴ Oberman. Lettre XXI.

⁵ D'après Sainte-Beuve, cette famille s'appelait de Jouffroy??

⁶ C'est le nom donné par un des plus récents biographes de Senancour, Jules Levallois (*Un précurseur*, 1897). Le nom de Daguët est bien connu à Fribourg.

cause profonde, cette union ne paraît pas avoir apporté à Senancour tout le bonheur que, sans doute, il s'en était promis. Déjà au point de vue des ressources matérielles, elle ne tarda pas à être pour lui une cause d'embarras. En Suisse, la Révolution était à la veille d'éclater, et lorsqu'elle éclata (1798) nombre de familles patriciennes, — celle de M^{me} de Senancour entre autres, — se virent ruinées. De son côté, Senancour ayant été considéré en France comme émigré, perdait les biens qu'il y possédait. Il avait donc de justes motifs pour écrire : « Me voilà ruiné ! » Il est vrai qu'il ajoutait : « Je ne vois pas que j'aie perdu beaucoup en perdant tout, puisque je ne jouissais de rien ; » le coup n'en était pas moins porté¹. Enfin, en 1800, sa femme, dont la santé ne paraît pas avoir été jamais bien forte, mourait après une longue maladie. Ces diverses circonstances étaient bien de nature à nourrir une disposition naturelle à la mélancolie chez un homme qui écrivait un jour : « Si l'homme sensible possède une raison supérieure, qui pourra le soustraire à l'ennui de la vie² ? »

A l'ouïe de certains cris de détresse, on se demande assez naturellement si Senancour a eu, dans son veuvage, des peines de cœur qui ont pu contribuer à assombrir encore sa vie ? Quelques lignes recueillies ici et là dans ses divers écrits pourraient le donner à entendre sans que, toutefois, il soit permis de rien assurer. « Croyez-vous, demandera *Oberman*, qu'un homme qui achève son âge sans avoir aimé soit vraiment entré dans les mystères de la vie, que son cœur lui soit bien connu, et que l'étendue de son existence lui soit dévoilée³ ? » Or, Senancour ne doutait pas qu'il n'eût pénétré lui-même dans les mystères de la vie. Ce n'est donc pas de loin seulement qu'il avait « vu ce que le monde aurait été pour lui. »

Un jour, *Oberman* rencontre accidentellement une dame qu'il n'avait pas vue depuis des années et qu'il reverra « sans conséquence » ajoute-t-il. Cependant cette rencontre lui

¹ *Oberman*. Lettre XXXV. — ² *Première Réverie*, p. 46.

³ *Oberman*. Lettre VI.

dicte cet aveu : « Je ne parviens pas à me défaire de cette sorte d'instinct qui cherche une suite et des conséquences à chaque chose, surtout à celles que le hasard amène¹. » À ce propos, un des biographes de Senancour se demande s'il serait ici question de la sœur de M. Fonsalbes, ami de Senancour, et que celui-ci aurait aimée ? Des circonstances les auraient séparés². Mais encore ici, il faut donner acte à Senancour des réserves expresses qu'il a faites quant aux confidences d'Oberman qu'on serait tenté de confondre avec ses propres confessions.

Les pensées, les opinions de Senancour telles qu'elles sont exprimées et plus ou moins développées dans ses différents ouvrages, peuvent être rangées sous ces trois chefs : l'*anthropologie*, la *religion*, la *morale*.

L'Anthropologie.

Quelle idée Senancour se fait-il de l'homme envisagé au seul point de vue de sa liberté, de sa responsabilité ? L'impression première et très forte que produisent sur ce point ses divers ouvrages, c'est qu'il ne considère pas l'homme comme un être libre. Déjà, dans son premier ouvrage, dans ses *Réveries*, il s'exprimait à ce sujet d'une manière très nette : « Des misères de l'homme, la plus funeste et celle qui d'abord paraît la plus inexplicable, est cette dépendance comme indirecte des choses qui assujettit celui même qui veut leur être supérieur, l'asservit sans qu'il connaisse le joug et le force à consumer sa vie dans un ordre de choses qu'il n'a point consenti, auquel il n'a cru céder que pour un jour³. » L'homme en est donc réduit à se livrer « doucement à l'inévitable nécessité. » Et comme, dans la nature « tout est indifférent », — il faut devenir indifférent « comme la nature inanimée. » Senancour appuie fortement sur ce caractère de nécessité de toutes choses, la seule vérité possible. « Quand l'homme aurait interprété tout l'univers, la leçon qui en ré-

¹ *Oberman*. Lettre XL. — ² Levallois. *Un précurseur*, p. 35.

³ *Première Réverie*, p. 15.

sulterait pour lui serait : « Tout produit est aveugle, tout corps est périssable, toute chose est indifférente et nécessaire. ... Tout choix et toute prudence, tout art et tout effort, toute science et toute moralité sont anéantis par ce résultat de toute étude, par cette interprétation de la nature universelle, par ce dernier pas de l'intelligence, cette unique vérité : *Tout est nécessaire*¹. » Il n'y a donc pas de liberté en l'homme, car cette liberté ne serait que le produit des lois mécaniques du mouvement. Il n'y a pas de causes libres, mais le résultat nécessaire de causes antérieures, et *Oberman* pourra s'écrier : « Je n'entends rien aux subtilités par lesquelles on prétend accorder le libre arbitre avec la prescience². »

Si telle est la condition de l'homme, on peut dire qu'il en est réduit à être le jouet des événements. C'est un navigateur privé de la boussole qui le conduirait sûrement au port, et *Oberman* aura raison d'écrire : « L'homme naît au hasard, il s'essaye sans but, il lutte sans objet, il sent et pense en vain, il passe sans avoir vécu, et celui qui obtient de vivre, passera aussi³. » A quoi bon parler de sagesse ? Tout est loterie. « Le beau, le vrai, le juste, le mal, le désordre n'existent que pour la faiblesse des mortels⁴. » La « nature elle-même est mal interprétée et l'homme livré à de funestes déviations⁵. »

Malgré tout cependant, Senancour éprouve quelque scrupule à nier absolument toute liberté en l'homme parce que, si « le temps est son seul domaine » il ne peut cependant pas « se considérer comme sa propre fin⁶. » Bien plus, « le raisonnement n'établissant rien d'absolu contre notre liberté, dont le sentiment paraît inséparable du sentiment même de la vie, » — il faut « recevoir la vie comme un bienfait⁷, » et ne pas oublier que « dans chaque moment particulier de sa vie, ce qui importe surtout à l'homme, c'est d'être ce qu'il doit être⁸, » ce qui implique bien un certain degré de liberté.

¹ *Première Réverie*, p. 27. — ² *Oberman*. Lettre LXXXI. — ³ *Ibid.* Lettre LXXXV.
⁴ *Première Réverie*, p. 22. — ⁵ *Réveries*. Préliminaires. — ⁶ *Libres méditations*, p. 231. — ⁷ *Ibid.*, p. 123, 316. — ⁸ *Oberman*. Observations préliminaires.

Senancour entrevoit aussi la possibilité d'un temps meilleur. « L'homme est sujet à tant de changements, provoqués même par des différences de climats, de pays, de nourriture. » Il faut donc « préparer le moment de réparation et de renouvellement, en démasquant toutes les folies puériles ou désastreuses que l'erreur a revêtues d'apparences spécieuses¹. » L'homme doit même faire de ses facultés un usage qui, dans une certaine mesure, pourrait être envisagé comme un témoignage rendu à sa liberté. « Si vous ne possédez point la santé de l'âme, ces penchants droits que la santé entretient et qui secondent la raison, vous n'obtiendrez ni repos, ni espérances légitimes². » Assurément, ceci implique la possibilité d'une action sur soi-même que le fatalisme conséquent ne saurait admettre. Et c'est ainsi que, dans ce qu'on peut appeler son anthropologie, Senancour se montre hésitant, cherchant péniblement une solution à la difficulté qu'il éprouve à concilier le libre arbitre de l'homme avec la prescience de Dieu, difficulté d'autant plus grande pour lui, qu'il ne ressent pas un très grand besoin de cette conciliation. Sur ce point, son aveu d'incompétence est significatif. Au reste, l'anthropologie de Senancour n'est pas toute renfermée dans ces quelques pages; il est évident qu'elle se retrouvera à divers titres dans les paragraphes suivants.

La Religion.

Le sentiment religieux établit entre l'homme et le reste de la création une distinction essentielle et caractéristique. Ce sentiment s'affirme dans des faits intérieurs tels que la prière, l'adoration, et dans des faits extérieurs tels que les actes et les cérémonies du culte. C'est cet ensemble de faits d'une nature spirituelle que l'on désigne généralement sous le nom de religion. Mais, à son tour, cette dernière ne se conçoit pas sans un ensemble, un corps de doctrines, de croyances qui en forment la base, le fondement solide sans lequel le sentiment religieux s'évaporerait en vagues aspira-

¹ *Réveries*. Préliminaires. — ² *Libres méditations*, p. 317.

tions, en nébuleuse mysticité, ou en pur formalisme sans action positive sur la vie et la conduite de l'individu.

Est-ce ainsi que Senancour a compris et exposé dans ses ouvrages le sentiment religieux et la religion elle-même? Ce serait sans doute trop exiger, ou même trop attendre de lui qu'il eût formulé sa pensée avec tant de précision et tant d'ampleur. Il faut avouer qu'il n'est pas facile de s'orienter au milieu des affirmations et des négations, ou bien encore des hésitations qui se heurtent sans cesse dans ses écrits et dont il s'excuse lui-même en disant : « S'il y a des *contradictions*, cela ne doit pas étonner, c'est dans la nature des choses. » « Tout change avec le temps et l'âge.... On observe, on cherche, on ne décide pas¹. » Si, de son temps, le mot d'agnosticisme eût été connu, c'est par ce mot qu'il aurait pu caractériser le résultat de ses observations. A ses yeux, le vrai malheur de l'homme consiste dans cette « obscurité qui lui cache et le principe, et la règle et le but². » Or, la religion ne dissipe pas cette obscurité, et, devant ici l'apparition de la libre-pensée, Senancour déclare que la religion « fait même beaucoup de mal³. » Il n'est assurément pas nécessaire de prévenir le lecteur que Senancour n'admet pas l'idée d'une révélation. Cependant il croit en un Dieu, mais ce Dieu quel est-il? Qui pourra pénétrer les profondeurs de l'Être? Qui l'entreprendra? car le « Dieu nécessaire est le Dieu inaccessible⁴, » le Dieu ineffable de toute l'antiquité instruite⁵. Quant au christianisme, dont Senancour parle à deux ou trois reprises seulement avec peu de sympathie, voire même avec quelque hostilité, il est mis à peu près au même rang que les religions païennes et il n'apparaît guère que sous la forme d'une mythologie. Au reste, Senancour estime qu'il faut étudier les religions comme des « institutions accidentelles⁶. » Toutefois l'athéisme réel serait « une témérité difficile à comprendre⁷. » A la vérité, on « peut être de bonne foi et ne pas affirmer qu'il y ait une Providence...

¹ *Oberman*. Observations préliminaires, p. 17-18. — ² *Libres méditations*, p. 3. — ³ *Oberman*. Lettre XXX. — ⁴ *Libres méditations*, p. 130. — ⁵ *Résumé des traditions*, p. 213. — ⁶ *Oberman*. LettreLXXXI. — ⁷ *Résumé des traditions*, p. 409.

mais ne pas souhaiter que Dieu existe, n'être pas occupé journellement d'une si forte probabilité, ne pas chercher Dieu dans les signes visibles de sa pensée impénétrable, c'est le plus grand témoignage de la misère des hommes¹. »

* * *

Senancour ne s'est pas proposé de donner une définition formelle de la religion. Il semble parfois la considérer simplement comme une aspiration à quelque chose de supérieur. « Quand, dit-il, on ne sait rien, quand on ne possède rien, quand tout passe devant nous comme les figures bizarres d'un songe odieux et ridicule, qui réprimera dans nos cœurs le besoin d'un autre ordre, d'une autre nature?² » En effet, l'âme a des besoins que rien de ce qui est visible et terrestre ne saurait satisfaire. « Que rien ne nous paraisse ni relevé, ni précieux, ni admirable, ni digne d'être connu, ou considéré, ou loué, ou désiré que ce qui est éternel. » « Qu'il serait doux de n'être jamais troublé par le besoin des biens incertains et d'aspirer seulement à la perfection ! Dans la vie mondaine au contraire, votre cœur sera toujours vide³. »

Faudrait-il voir un essai de définition de la religion dans cette parole d'*Oberman* : « La religion, qui est la morale moins raisonnée, moins prouvée, moins persuadée par les raisons directes des choses, mais soutenue par ce qui étonne, mais affermie, mais nécessitée par une sanction divine, la religion *bien entendue* ferait les hommes parfaitement purs⁴. » La religion serait ainsi inférieure à la morale, et pourtant, chose étrange ! elle produirait des effets plus positifs, plus complets chez ses sectateurs ! Il est vrai qu'il faut pour cela qu'elle soit bien entendue, mais comment la bien entendre ? C'est probablement ce qui ressortira d'une étude attentive des rapports de l'homme avec Dieu. En attendant, on peut croire que si une religion a quelque valeur qui la rende enviable, c'est bien celle dont la profession contribue le plus au bonheur de l'homme. C'est ce que constate Senancour en

¹ *Libres méditations*, p. 157. — ² *Oberman*. Lettre XXX. — ³ *Libres méditations*, p. 93, 106. — ⁴ *Oberman*. Lettre L.

s'adressant « surtout aux hommes dont la pensée est seulement religieuse et à ceux qui, dans les diverses doctrines, cherchent sincèrement une interprétation de la doctrine céleste¹. »

Une condition de bonheur serait sans doute de « renoncer à la vie du monde si même on n'avait rien de vraiment heureux à lui substituer. » Cependant, il y a quelque chose de plus désirable que ce renoncement, c'est une « foi positive. » Heureux, en effet, « celui qui s'attache à un monde meilleur.... Plus heureux cet homme de bien s'il est entièrement convaincu, s'il a reçu le don de la foi ; il jouit d'une grande sécurité². »

Les biens véritables existent mais ils sont loin de nous et cela pourrait mêler quelque crainte à nos espérances. Pourtant, quiconque réfléchit ne doute pas. « Passagers sur cette terre, attachons-nous aux biens invariables, ce sont les seuls vrais. » Et, à ce propos, Senancour se livre à des réflexions très sérieuses et très justes sur la brièveté de la vie, sur le détachement nécessaire, sur la préparation à la mort. Il y a là comme un souffle biblique que l'on respire avec satisfaction quoique en tremblant un peu, tant on se heurte souvent à des contradictions déconcertantes. Cependant, il ne paraît pas douteux que Senancour croie à l'immortalité de l'âme. Dans sa jeunesse, il l'appelait une « chimère produite par l'ignorance des choses, » et, en écrivant le mot de *désespérance*, il s'écriait : « L'anéantissement est contradictoire... mais l'immortalité est impossible, » et il ajoutait : « Ainsi se combat et s'égare la raison humaine dans ses assertions téméraires. » « Comme elle est sinistre, cette idée de destruction totale, d'éternel néant³. » Ce sont là de douloureuses confidences. Mais, parvenu à un âge plus avancé, Senancour écrira : « Non, l'anéantissement n'est pas ; la mort nous change et ne nous détruit point⁴. » Il plaindra celui qui, dans sa tristesse, « se persuade que la vie présente est la seule réelle⁵. » « Si vous placez votre but sur la terre, votre

¹ *Libres méditations*. Préface. — ² *Ibid.*, p. 76, 80. — ³ *Seconde Réverie*, p. 19, 20. — ⁴ *Libres méditations*, p. 124. — ⁵ *Ibid.*, p. 303.

espoir sera détruit. » « Ceux que vous croyez morts, sont entrés dans la vie réelle¹. » De tels accents trahissent une conviction arrêtée. Senancour a souffert et il déclare que « sans la perspective d'un autre monde, il aurait peine à « échapper aux misères du monde imparfait. » Il a appris que « le Dieu juste ne commande pas des douleurs inutiles, mais qu'il veut notre soumission à l'ordre, parce que l'ordre est divin. » Comment se fait-il donc, qu'on ne « sacrifie pas toutes les perspectives de la terre aux espérances qu'autorise cette première vue des choses de Dieu² ? »

* * *

Dans la pensée de Senancour quels peuvent être, quels doivent être les rapports de l'homme avec Dieu ? En premier lieu, il pose en fait la dépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu. « N'accusons pas la fatalité. La Providence nous conduit dans des voies secrètes ; puisque ces voies sont les siennes, il faut les respecter et il faudrait en aimer la rigueur même³. » Cette dépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu implique naturellement l'obéissance. Aussi « se proposer d'obéir à Dieu seul, c'est à la fois la résolution la plus honorable et le travail le plus simple ; c'est le repos des justes et la soumission des forts⁴. » Mais cette obéissance ne saurait être celle de l'esclave, — l'obéissance de la contrainte, — qui souvent ne fait que voiler un esprit de révolte. Et ici, Senancour fait résonner une note que l'on ne s'attendait guère à entendre : « Il y a, dit-il, beaucoup de douceur dans l'acquiescement à la volonté de Dieu. » « Nous demandons à Dieu, — avait-il déjà dit, — de nous rapprocher de lui, c'est-à-dire de nous changer, de nous fortifier et d'agrandir jusqu'à nos sentiments⁵. » Senancour constate que c'est dans ce rapprochement même, dans cette union avec Dieu que consiste la vraie liberté. Il le reconnaît avec quelque hésitation, mais pourtant il le reconnaît. « Etre volontairement docile, c'est peut-être la seule liberté⁶. » Et, en parlant de la

¹ *Libres méditations*, p. 38, 35. — ² *Ibid.*, p. 409, 25, 160. — ³ *Ibid.*, p. 288. — ⁴ *Ibid.*, p. 289. — ⁵ *Ibid.*, p. 286, 137. — ⁶ *Ibid.*, p. 275.

soumission à ce qu'il appelle les *lois suprêmes*, il dit : « La liberté dont jouit une âme religieuse n'est pas d'abord séduisante comme celle qui fait partie des promesses du siècle, cependant malgré la modération qui peut la restreindre, cette liberté des justes est plus vraie, plus pleine, plus heureuse ¹. » Voilà des considérations qui suppléent avantageusement à ce qu'il y a de trop incomplet dans l'anthropologie de Senancour.

A propos de l'instabilité des choses du temps présent, Senancour constate que « le propre de la raison humaine est de repousser tout ce qui l'éloignerait de sa fin, d'embrasser une plus grande étendue, et de voir, dans ce qui est, la cause de ce qui sera ². » C'est dans cette recherche de la cause que l'homme qui aspire à la perfection trouve Dieu et qu'il voit en lui la sagesse même, parce que tout ce qui est beau « reporte la pensée vers l'unique sagesse ³. » On doit même « admirer dans les corps la perfection invariable à laquelle l'esprit divin les fait participer; il les asservit à l'ordre; et, de l'ordre, résulte l'harmonie qui n'était point dans la matière, mais dont la matière est l'occasion ou l'instrument ⁴. » Aussi « Vivre, c'est savoir quelque chose de Dieu. » Mais « sans la lumière venue d'en haut, il n'est point de science digne de ce nom ⁵. »

Pour celui qui les admet sincèrement, la conclusion pratique de ces vérités sera la satisfaction des besoins supérieurs, la paix de l'esprit. En effet, « quelle sera, demande Senancour, la valeur d'une foi qui, présentement, ne produit rien pour vous-même et rien pour vos semblables ⁶? » Y aurait-il en vérité quelque « jouissance mondaine qui pût suffire à des besoins sans terme et qui fût vraiment douce comme la paix d'un cœur simple ⁷? »

Cependant, tout homme a devant soi une perspective bien propre à troubler son esprit, à assombrir sa vie, c'est la perspective de la mort. « De tant de choses qu'on s'attache à prévoir, une seule est indubitable aux yeux de tous les

¹ *Libres méditations*, p. 75. — ² *Ibid.*, p. 24. — ³ *Ibid.*, p. 132. — ⁴ *Ibid.*, p. 154. — ⁵ *Ibid.*, p. 127. — ⁶ *Ibid.*, p. 427. — ⁷ *Ibid.*, p. 217.

hommes, c'est la mort.... Comment donc trouve-t-on si peu naturel et si importun de soulever le voile qui déguise les choses de la terre¹ ? » Cependant, pour le juste, la mort perd quelque chose de son aspect si redoutable. Il ne saurait sans doute pas l'éviter, mais elle sera pour lui « sans amertume. » Mourir, dans ces conditions, c'est « fermer un œil que fatiguait l'incertaine clarté des flambeaux et le rouvrir à la lumière des cieux². » Aussi jouit-on d'une paix assez douce quand on peut dire avec réflexion, avec vérité, que l'on ne craint point la mort.

* * *

Tel est, s'il est possible de se servir ici d'une expression peut-être inexacte, le système religieux qui ressort des divers ouvrages de Senancour. A la vérité, ce système n'est formulé nulle part d'une manière suivie, logique et rationnelle. Peut-être me reprochera-t-on d'avoir donné une apparence d'unité à un ensemble de pensées et de réflexions qui forme en fait une mosaïque sans dessin bien arrêté. Avec la méthode employée par Senancour, il est peut-être difficile de faire sinon mieux, du moins autrement. J'ai déjà fait remarquer que le lecteur est souvent ballotté entre les vues divergentes, les propositions contradictoires qui abondent dans les écrits d'un auteur qui semble chercher constamment sa voie. On court donc toujours le risque de lui faire tort, soit en le critiquant trop sévèrement, soit en le louant mal à propos. Il sera indispensable de tenir compte de ces difficultés lorsqu'il s'agira de formuler une conclusion que l'on peut prévoir déjà ne devoir être qu'approximative.

La morale.

Qu'est-ce que la morale pour Senancour ? Quelle en est la base ? Sur quoi repose-t-elle ? De quel esprit doit-elle être animée et quels fruits est-elle appelée à porter ? Senancour pose en fait que « les notions morales ne sont pas innées, mais

¹ *Libres méditations*, p. 114. — ² *Ibid.*, p. 122.

qu'elles sont offertes à tous et pour ainsi dire nécessaires¹. » Cela ne résout pas la question. Par qui ces notions sont-elles offertes ? Leur nécessité n'est-elle pas absolue ? Sur ce dernier point, Senancour lance une affirmation qui paraît bien téméraire. « Malheur, dit-il, aux peuples qui trouvent (l'idée de Dieu) absolument nécessaire pour l'ordre², » quoiqu'il estime que chez tous cette idée soit nécessaire comme « vérité sublime ». Il veut bien admettre que « le sentiment religieux donnerait une force nouvelle au sentiment moral qui, toutefois, n'en dépend pas expressément ». N'est-ce pas rompre ou tout au moins ébranler le lien que l'on a généralement reconnu comme existant entre la religion et la morale ? Senancour lui-même constate ce lien. « Comment, en parlant de morale, ne rien dire des religions³ ! » Il proclame que « la loi morale fait partie de la loi éternelle », de telle sorte que « les erreurs qui altèrent la simplicité de la foi nuisent aux mœurs, soit en autorisant la licence, soit plus souvent en substituant à l'exactitude les plus bizarres scrupules⁴. » En parlant de quelques habitudes morales que l'éducation peut donner, il déclare que « ce serait démence impie de ne pas vouloir suivre les lois divines.... La force nous est donnée pour que nous obéissions volontairement et non pour que nous résistions⁵. » Cependant il ne ressort pas de ces affirmations que la religion soit bien la source et surtout la source la plus pure de la morale. Sur ce point comme sur d'autres d'égale importance, Senancour ne paraît pas absolument fixé ; il hésite entre plusieurs solutions que, du reste, il défend toutes avec la même chaleur. Un jour, il écrira : « Il n'y a pas d'autre morale pour nous que celle du cœur de l'homme, d'autre science ou d'autre sagesse que la connaissance de ses besoins et la juste estimation des moyens de bonheur⁶. » Pour lui, la science, c'est la morale⁷, mais, comme toutes les autres sciences, elle a ses obscurités ; c'est lui-même qui l'affirme. Il est donc difficile de discerner toujours en quoi consistent les

¹ *Traditions morales*, p. 2. — ² *Ibid.*, p. 40. — ³ *Oberman*. Lettre LXXXI.

⁴ *Traditions morales*, p. 52. — ⁵ *Libres méditations*, p. 328. — ⁶ *Oberman*. Lettre XXXIII — ⁷ *De l'amour*, p. 176.

lois morales, parce que « les clartés morales qui doivent nous soutenir, pénètrent jusqu'à nous à travers un voile, comme les faibles clartés du jour dans un temps nébuleux¹. » Et d'autre part si, comme Senancour l'affirmait tout à l'heure, il n'y a pas d'autre morale que celle du cœur, comment établir une harmonie parfaite entre les aspirations souvent mauvaises du cœur et les exigences absolues des lois divines ? Ces lois ne seraient donc plus, sous la forme d'une religion, la base de la morale. Senancour prétend que « si la sagesse humaine était la base des institutions morales, son empire serait universel². » Base bien fragile, en vérité, car quelle garantie cette sagesse offre-t-elle pour qu'on en fasse la règle morale, surtout si, comme le pense notre auteur : « nous ne connaissons que des rapports ou des formes ; la fin et l'essence des êtres resteront impénétrables³ ? » Ainsi, quoique toujours formulée comme des axiomes, la pensée de Senancour est simplement flottante. « La morale n'est que la justesse, dit-il⁴, » mais il avoue que « la justesse des idées est assez rare en morale⁵. » Pourtant, « la morale, qui n'est pas seulement dans l'habitude, comme on affecte de le croire, exige plus que jamais des idées justes⁶. » D'autre part, « la morale n'est qu'un développement de la justice, et la justice nous est nécessaire, parce qu'elle est divine comme la vérité⁷. » A la vue du conflit des idées et dans l'incertitude de toutes choses, Senancour est bien tenté de se demander ce que devient la morale. Il se rassure pourtant en croyant pouvoir constater que « nos incertitudes, que des hommes superficiels trouvent décisives contre la loi morale, n'en affaiblissent pas même l'autorité sur des esprits justes⁸, » et il a raison. Toutefois, il reconnaît que la morale « gagnerait beaucoup à abandonner la force d'un fanatisme éphémère pour s'appuyer avec majesté sur l'inviolable évidence⁹, » ce qui signifie sans doute que les lois divines sur lesquelles reposent les doctrines morales doivent s'imposer d'elles-mêmes au cœur et à la raison de

¹ *Libres méditations*, p. 226. — ² *Oberman*. Lettre XLIX. — ³ *De l'amour*, p. 5. — ⁴ *Ibid.* p. 177. — ⁵ *Oberman*. Deuxième fragment. — ⁶ *De l'amour*, p. 372. — ⁷ *Libres méditations*, p. 67. — ⁸ *Ibid.*, p. 72. — ⁹ *Oberman*. Lettre XL.

l'homme à l'exclusion de toute intervention humaine considérée comme un acte de fanatisme. Est-ce bien cela ?

* * *

Avant d'aller plus loin, il importe de voir comment Senancour envisage la grosse question du *mal*. Dans son premier ouvrage, alors qu'il était encore bien jeune, il prétendait qu'il n'y a « ni bien, ni mal absolu ; que toute chose est à la fois bien et mal dans ses divers rapports... » « Il n'y a de bien et de mal que pour l'individu. » C'est affaire de convention, car « il n'est de justice et de moralité que celle convenue et dont l'objet naturel est la conservation et le bien-être du plus grand nombre des individus qui en ont adopté le mode arbitraire¹. » Pour *Oberman*, « rien de ce qui est naturel n'est dangereux ni condamnable². » Il semblerait que Senancour ne se serait jamais affranchi de ces idées lorsque, bien des années après, il écrivait : « Le mal n'est qu'une discordance momentanée³. » Dans un âge encore plus avancé il prétendait que « le mal provient toujours de l'inexactitude et de la confusion des idées, ou de cette confiance aveugle que suggère l'habitude... » « Il suffit d'avoir l'esprit faux pour tout corrompre⁴. » Cependant, comme après tout « la grande affaire de la vie est la conduite morale, » il faut « éviter le mal ; c'est même tout le secret du bonheur public et du bonheur individuel⁵. » Cela implique un effort de volonté et un déploiement d'énergie sans lesquels la victoire deviendrait impossible. « Soutenez la lutte contre le mal pour n'en être point accablé, souffrez quand il le faut, mais épargnez vos forces, ne combattez pas sans motif⁶. » Sous une autre forme, *Oberman* avait déjà exprimé la même pensée : « Quand on a volontairement laissé échapper l'occasion de bien faire, on ne la retrouve ordinairement pas⁷. »

Le mal le plus redoutable, « celui que nous ne pouvons supporter », c'est le mal que nous apercevons en nous-mêmes.

¹ *Première Réverie*, p. 29. — ² *Oberman*. Lettre IV. — ³ *Libres méditations*, p. 410. — ⁴ *Traditions morales*, p. 144, 272. — ⁵ *De l'amour*, p. 102, 175. —

⁶ *Libres méditations*, p. 248. — ⁷ *Oberman*. Lettre LXXXIII.

« Les efforts contre nous-mêmes, voilà les véritables peines du cœur, les seules qui nous réduisent à nous plaindre du bienfait de la vie. » « Nous souffrons plus de notre propre humeur que des accidents qui l'occasionnent¹. » Mais ce ne sont là que des effets et Senancour ne paraît pas se rendre compte de la cause qui les produit. Cependant, n'était-il pas sur la voie de la vérité lorsque, dans le même temps, il écrivait : « Il serait bon que dès l'enfance on eût pris l'habitude de se considérer comme étant sous les yeux du juge céleste²? » Cet examen de soi-même est en effet indispensable pour mettre l'individu en rapport avec le monde invisible, — comme s'exprime Senancour lui-même, — et faciliter un développement moral qu'il dépeint sous le nom de perfections morales et qu'il déclare essentiel pour le bonheur. Ce développement ne s'accomplit pas sans souffrances, mais « c'est parmi ceux qui ont beaucoup souffert, dans les premières années de la vie du cœur, que l'on trouvera les hommes les mieux organisés pour eux-mêmes et pour l'intérêt de tous, les hommes les plus justes, les plus sensés, les moins éloignés du bonheur et les plus invariablement attachés à la vertu³. »

* * *

Tout développement moral sérieux et efficace a pour condition le sentiment du *devoir* et la fidélité au devoir. Il est vrai que, selon les temps, la notion du devoir est plus ou moins bien comprise. Au moment où Senancour portait son attention sur ce point, il paraît que le devoir était envisagé d'une façon un peu relâchée : « De nos jours, dit-il, l'esprit de la morale dans ce qu'on appelle le monde, n'est guère autre chose que l'honneur, tel que les barbares l'entendaient quand ils se répandirent en Occident⁴. » Autrefois déjà il avait écrit : « Il est plus difficile et plus rare d'avoir assez de discernement pour connaître le devoir que de trouver assez de forces pour le suivre⁵. » Cela est d'autant plus fâcheux que « la vraie science chez les hommes

¹ *Libres méditations*, p. 277, 279, 280. — ² *Ibid.*, p. 415. — ³ *Oberman*. Premier fragment. — ⁴ *De l'amour*, p. 115. — ⁵ *Oberman*. Lettre LXXXVI.

sera toujours la connaissance de l'homme et de ses devoirs¹. » Ici, comme ailleurs du reste, se manifeste la loi de l'action et de la réaction. En effet, « il se peut que les forces morales de la plupart des peuples, et même leurs forces corporelles changent ou s'altèrent et qu'ensuite le renouvellement soit opéré par le désastre de quelques générations². » Il n'en reste pas moins que « nos devoirs s'étendent avec nos lumières, » et que « si nous ne veillons attentivement, de fausses lumières nous imposeront de prétendus devoirs, et tous nos efforts tourneront contre nous. » Aussi, « dès qu'on a découvert en soi l'homme moral, dès que l'on commence à se connaître, on sent le besoin de régler une conduite dont les effets peuvent être perpétuels³. »

Dans la pratique des devoirs l'homme rencontre nécessairement des obstacles de diverse nature et dont la plupart proviennent de ses propres *passions*. Senancour fait donc, dans ses ouvrages, une large place à ces dernières, précisément parce qu'il a constaté que « beaucoup d'hommes se conduisent par passion⁴. » Or, « toute passion est désordonnée ; toute passion est un écart⁵ » et il ne faut prendre pour guide aucune passion, n'étudier que l'ordre universel, désirer par-dessus tout de se réformer soi-même⁶. » « Le mot même de passion veut dire que l'âme n'est pas libre, — qu'elle fléchit sous un pouvoir ennemi de son repos, et qu'elle va consentir à ce qu'elle n'approuve point. » — « Nos passions proviennent de notre faiblesse et elles la perpétuent ; elles l'augmentent, elles la consacrent pour ainsi dire. » Malheureusement, « on aime l'erreur, parce qu'elle est d'abord agréable, et qu'on n'en examine pas les suites. » Et puis « la passion est trompeuse : les appétits charnels ont été placés en vous, non pas pour vous diriger, pour vous éclairer, mais pour vous exercer⁷. »

En présence des difficultés que l'homme rencontre dans l'accomplissement du devoir, Senancour estime qu'il n'y a

¹ *De l'amour*, p. 368. — ² *Ibid.*, p. 86. — ³ *Libres méditations*, p. 44, 422. — ⁴ *De l'amour*, p. 189. — ⁵ *Ibid.*, p. 165. — ⁶ *Libres méditations*. Préface. — ⁷ *Ibid.*, p. 53, 65, 15, 295.

que deux partis à prendre : « obéir à la passion ou la détruire. » Le doute lui-même ne saurait ébranler les fondements du devoir, car « sans ce doute, il n'y aurait point de liberté¹. » Et ici, Senancour se donnerait volontiers lui-même en exemple. Il ne sait que douter, dit-il, et cependant il « croit à la morale². » Ce qui est consolant, ce qui est propre à encourager l'homme dans sa lutte contre les passions, c'est la certitude que celles-ci « s'épuisent et que la vérité demeure. » « On n'échappe pas au désordre en perdant de vue la vérité, » — mais « connaître et suivre la vérité, voilà l'objet de l'homme³. »

* * *

Senancour n'a pas écrit un chapitre spécialement consacré à la question de la morale sociale, mais, de même que pour la morale proprement dite, il a semé, dans ses divers ouvrages, une foule de pensées et de réflexions qu'il est intéressant de rapprocher et de grouper. Il n'a eu lui-même en vue que de se conformer à la règle qu'il pose en ces termes : « La morale doit seule occuper sérieusement l'écrivain qui veut se proposer un objet utile et grand⁴, » et, dans la Préface d'*Oberman*, il déclare qu'il ne s'écartera point d'un but moral. Il pense qu'un « excellent traité de l'Amour serait une partie considérable de l'important ouvrage où on réunirait les principes, les lois, les conséquences de la morale pour les cités ou pour les familles⁵. » C'était indiquer la note qui serait dominante parmi les jugements suggérés à Senancour par l'étude des rapports que les hommes soutiennent entre eux. Cette note, en effet, c'est l'amour. « L'homme doit être prêt à aimer, sans doute à des degrés divers, tous les êtres animés. » Mais « s'il faut être bon, avant tout il faut être juste⁶. » Dans son dernier ouvrage, écrit à une époque de fermentation politique, tout en faisant l'éloge de la Constitution des Etats-Unis d'Amérique et de la tolérance religieuse

¹ *Libres méditations*, p. 42, 39. — ² *Oberman*. Lettre LXXXI. — ³ *Libres méditations*, p. 12, 2, 236. — ⁴ *Oberman*. Lettre LXXXI. — ⁵ *De l'amour*. Préface. — ⁶ *Ibid.*, p. 9, 177.

qui régnait dans ces Etats, Senancour se plaît à espérer que « le temps apaisera de plus en plus l'esprit de secte, qu'il écartera ainsi un grand sujet de division.... Peut-être, à la vérité, « les doctrines morales paraîtront-elles exciter moins d'enthousiasme, mais elles seront mieux comprises et plus exactement suivies¹. » Senancour a assez vécu pour s'apercevoir qu'il avait un peu trop espéré de l'avenir. Et cependant, quelles que soient les difficultés que puisse rencontrer l'exercice de l'amour, — pris dans le sens de la charité, — il faut maintenir le principe dont Senancour ne se lasse pas d'indiquer les applications pratiques. « La charité suppose toujours la justice, et la justice à l'égard d'un être faible, sera nécessairement miséricordieuse. » « La bonté ne serait qu'apparente si on la séparait de la justice. » « Dans l'indulgence, il y a beaucoup de justice. » « Ne croyez pas sans examen tout ce qu'on dit de la perversité humaine. » « Que chacun s'efforce d'adoucir la misère d'autrui. » « Rendre les cœurs moins mécontents, c'est généralement les rendre meilleurs. » « Le moyen le plus sûr de n'avoir pas d'ennemis, c'est de faire voir que vous ne serez l'ennemi de personne². »

Ces sentiments de bienveillance, de justice, de charité exerceront nécessairement une grande influence sur le jugement que nous serons appelés à porter sur notre prochain. Comme il faut « renoncer de bonne heure à pénétrer les intentions de nos semblables, » il ne faut « conserver avec eux que les rapports les moins compliqués, les rapports durables, » en nous appliquant à apprécier en partie les procédés des hommes d'après leur manière de voir, sans jamais oublier que « le blâme exprimé avec dureté, les réprimandes sévères produisent peu de bien, peu d'édification réelle³. »

Le lien de solidarité qui unit tous les hommes entre eux exige la reconnaissance et la mise en pratique de ces divers devoirs, même si l'état de la société apparaissait comme propre à dispenser de ces devoirs, tant cet état serait fâcheux.

¹ *Traditions morales*, p. 410, 415. — ² *Libres méditations*, p. 382, 407, 347, 344, 349. — ³ *Ibid.*, p. 363, 370, 359, 385.

N'y a-t-il pas toujours « communauté de souffrances ? » Et cela est si vrai que « les peines morales sont entre les hommes le premier signe de fraternité, partout la commune douleur les rapproche et les réconcilie. » Ce serait donc une grave erreur que de se persuader « que le mal souffert par un autre homme soit étranger à nos propres intérêts. Les périls sont communs, la résistance doit être commune.... Les mêmes douleurs peuvent nous atteindre¹. »

* * *

C'est incidemment, et, semble-t-il, sans avoir éprouvé le besoin de la traiter à fond, que Senancour aborde la question du *mariage*. *Oberman*, « célibataire endurci, » reconnaît que le mariage est un bien, mais, se mettant peut-être ici à la place de Senancour lui-même, il interrompt brusquement sa phrase par un *mais* qui en dit plus long sans doute que Senancour ne l'aurait osé. Cette restriction serait-elle l'écho de certaines plaintes intimes ? On ne saurait préciser, d'autant moins qu'*Oberman* ne craint pas d'avancer ce paradoxe qui a dû provoquer l'indignation de M^{me} de Staël : « Une union sans amour peut fort bien être heureuse². » A plus d'une reprise, Senancour rend hommage à la femme dont la nature est faite pour inspirer l'amour, mais cet hommage ne le dispose pourtant pas à accorder à la femme des droits que le féminisme contemporain revendique avec tant de chaleur. « Ceux, dit-il, qui voudraient donner aux femmes la même

¹ *Libres méditations*, p. 356, 375, 403.

² *Oberman*, Lettre LXXXVI. Senancour a aussi touché incidemment à la question du *divorce*. « S'il convient, dit-il, que la faculté de divorcer soit restreinte dans des bornes qui favorisent la durée de la plupart des mariages, il n'importe pas moins, et il importe surtout que ce lien ne devienne pas redoutable, que les célibataires ne soient pas nombreux, que le mariage enfin ne soit pas avili ou abhorré. » (*De l'amour*, p. 423.) Sur ce point, on le voit, Senancour combat les idées de Bonald et de Joseph de Maistre, qui étaient opposés au divorce. (Voir : *Revue de théologie et de philosophie*, 1906, p. 315). On sait que l'idée dont M^{me} de Staël était comme hantée, était celle de *l'amour dans le mariage*. Elle a plaidé éloquemment cette cause dans la plupart de ses ouvrages, et, en particulier, dans ses célèbres romans de *Delphine* et de *Corinne*.

autorité qu'à leurs maris et les mêmes relations dans le monde, se trompent singulièrement ¹. »

Senancour n'a pas non plus expressément traité, comme l'ont fait Bonald et Joseph de Maistre, la difficile question du *langage*, mais, au moins dans une page, il a relevé avec force ce qui fait la dignité de la parole : « La parole est sainte ; la profaner, c'est rentrer volontairement dans les ténèbres. Ne dégradez point la parole, ne laissez pas interrompre cette relation entre la sagesse infallible et l'homme mortel ². » Ailleurs encore, il s'élèvera avec une vraie indignation contre la dissimulation : « Il faut, dit-il, qu'elle soit aux yeux des adolescents, ce qu'elle est en effet, l'opprobre et le fléau de la terre ³. » A ce propos, il donne quelques très bons conseils sur l'éducation des enfants.

Senancour a tiré des principes de morale qu'il a exposés ou rappelés de nombreuses conséquences pratiques propres à assurer le bonheur de l'homme qui met ces principes en action. Ici, comme ailleurs, il y a parfois quelque confusion entre des résultats d'ordres différents. Il semble que ce sont surtout des bienfaits d'ordre matériel que l'obéissance aux lois de la morale engendre nécessairement. « La première condition d'une vie heureuse, n'est pas de rencontrer des jouissances passionnées, mais d'éviter la douleur, ainsi que les privations inutiles ⁴. » — « C'est notre devoir comme notre intérêt de prendre tous les soins propres à nous maintenir dans le repos. » — « Marchez de bonne heure dans des voies simples ; ce sont les seules voies convenables à tous les âges et à tous les degrés de santé. » — « Les situations les plus tranquilles sont généralement les plus heureuses. » La morale est la seule science qui donne aux hommes « avec le bien-être actuel, l'avantage de ne point désespérer de l'avenir, de pressentir une existence plus libre, d'abandonner sans regret le passé qui, insensiblement, absorbe nos jours, et de voir, sans terreur, en approchant du terme, la barrière

¹ *De l'amour*, p. 245. — ² *Libres méditations*, p. 325. — ³ *Ibid.*, p. 333.

⁴ *De l'amour*, p. 95.

élevée entre nous et le monde. » — « C'est la première loi de la prudence de régler ses mœurs de manière à ne voir dans la mort qu'un incident de notre durée perpétuelle¹. »

Il serait cependant injuste d'attribuer à Senancour l'oubli complet d'un point de vue plus relevé. « Les prospérités du monde sont presque toujours aussi méprisables dans le principe, que nous les jugeons inutiles, quand nous avons tout obtenu. » — « On suppose qu'il nous est prescrit d'aspirer au bonheur sur la terre, mais ce serait une fin chimérique, nous ne tendons point vers ce qui n'est pas. » — « Lors même qu'on obtient ce qu'on ambitionnait, on ne l'obtient pas à propos; toujours quelque chose manque à ce bien-être qui nous avait paru si naturel. » — « La joie n'est pas dans les choses; elle dépend de nos dispositions; elle est bornée comme nos forces. » Enfin et pour dernières citations, ces paroles qui semblent résumer avec avantage les pensées de Senancour sur ce sujet: « La santé de l'âme, l'heureux accord des penchants et du devoir, se rencontrent chez l'homme juste, dans l'adversité même. » Le bien-être de l'âme, « vous l'aurez sans beaucoup de science ou de recherches, si votre but comme votre attente, si toute votre conduite devient paisiblement conforme à la loi divine². »

Conclusion.

Les circonstances au milieu desquelles s'écoule la vie d'un écrivain peuvent avoir et ont le plus souvent sur son caractère et sur son œuvre une influence qu'il est parfois difficile d'apprécier exactement. Tel ne semble pas être le cas pour ce qui concerne Senancour. Une enfance malade, une disposition naturelle à la mélancolie, une adolescence rêveuse cherchant sa voie entre les audacieuses négations de la philosophie du temps et des pratiques religieuses déprimantes; — tout cela à une époque de troubles graves, devait le conduire de bonne heure au doute, au scepticisme en matière de

¹ *Libres méditations*, p. 282, 208, 209, 337, 117.

² *Ibid.*, p. 186, 196, 199, 135, 285, 210.

religion et de morale. Tel il se montre en effet dans ses premières publications. Les *Rêveries* ne sont qu'un douloureux plaidoyer en faveur du fatalisme. A vingt-trois ans, Senancour qui, un moment, a eu foi dans le stoïcisme, s'aperçoit que, — il le dit du moins, — la sagesse elle-même est vanité. Découragé, blasé, il se réfugie dans le sein de la nature où, du reste, s'il apprend à sentir, à penser, il apprend encore plus à douter. S'il y a une vérité, elle consiste en ceci : *Tout est nécessaire*, et il ne reste plus à l'homme d'autre parti à prendre que de se livrer doucement à l'inévitable nécessité ¹.

L'auteur d'*Oberman* est déjà tout entier dans le jeune auteur des *Rêveries*. Avec un esprit plus mûr, plus ouvert, il n'est pas moins triste, pas moins accablé par le poids de l'existence, pas moins découragé. S'il constate que tout change avec l'âge, il conclut de cette expérience qu'il ne faut décider de rien. Partout il trouve le vide et, pour règle de la vie, il ne recommande qu'un abandon fataliste aux circonstances ². Malgré tout, cette philosophie ne le délivre point de lui-même ; il porte en son cœur « l'ardent principe des vraies passions, » et il s'applique douloureusement à « végéter seul absolument et isolé ³. » A l'âge de vingt-sept ans, « partout comprimé, souffrant, le cœur vide et navré, il atteint, jeune encore, les regrets de la vieillesse ⁴. »

A ne tenir compte que des *Rêveries* et d'*Oberman*, Senancour apparaît sous la figure du sceptique le plus absolu et pourtant le plus désespéré, du pessimiste qui ne rencontre quelque soulagement que dans le sein de la nature et qui ne connaît d'autre refuge que les solitudes des bois et des montagnes. C'est bien sous ces traits que l'ont dépeint la plupart des critiques. A leurs yeux, comme pour la masse des lecteurs, Oberman n'est qu'un Senancour un peu chargé. Sainte-Beuve, qui ne s'est pas borné à analyser *Oberman* et qui a vu dans les *Rêveries* ce qu'elles renferment, estime que si *Oberman* n'est pas la biographie exacte de Senancour, ce

¹ *Rêveries*. Préliminaires, p. 27, 21. — ² *Oberman*. Lettre I.

³ *Ibid.* Lettres XI, XII. — ⁴ *Ibid.* Lettre XXXVI.

livre n'en traduit pas moins son état d'âme, et n'en respire pas moins sa mélancolie. « Oberman est le type de la majorité des tristes et souffrantes âmes en ce siècle, de tous les génies à faux et des existences retranchées ¹. »

De son côté, G. Sand voit dans Oberman une âme ascétique avec doute rongeur, qui cherche mal la vérité ; un mystérieux, un rêveur, un incertain, amer par vertu. « Né trop tôt de trente années, il est réellement la traduction de l'esprit général depuis 1830 ², » et cet esprit, c'est le *doute*.

En 1834, le journal *le Semeur* (de Paris) consacrait sous ce titre : *Oberman ou l'homme blasé*, un article important à l'ouvrage de Senancour. « C'est, disait le critique, la peinture fidèle, ou plutôt l'expression des angoisses d'une âme qui a pénétré le vide des choses et des biens de la terre et qui cependant ne saurait s'élever au-dessus de l'atmosphère où elle languit. » — « Matérialiste par ses croyances, spiritualiste par ses besoins, consumé de la soif de l'infini qu'il cherche partout, hormis à sa source, on ne peut, sans frémir, jeter un regard dans l'abîme de misères qu'il dévoile ³. » L'auteur de cet article a-t-il eu connaissance des ouvrages subséquents de Senancour, — ouvrages qui ont cependant tous paru avant 1834 ? Il est étrange qu'il n'en ait pas fait mention si, du moins, il a cru voir dans *Oberman* un portrait à peu près ressemblant de Senancour.

Le critique littéraire qui, le plus récemment, a parlé de Senancour, a posé en fait qu'il s'était accompli chez ce dernier une *évolution religieuse* dans le sens d'un enseignement positif ⁴. Assurément, on serait heureux de voir cette thèse pleinement justifiée. Comparons donc Senancour avec lui-même aux deux époques extrêmes de sa carrière d'écrivain.

A la date des *Réveries* et d'*Oberman* qu'est-ce que Senancour pense de *Dieu* ? Rien de bien net. Il semble même que

¹ Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*. 1833. — ² G. Sand, *Préface*.

³ Cet article du *Semeur* est attribué à Vinet et cela est probable bien qu'il ne porte pas la signature ordinaire du grand critique, soit ses initiales A. V.

⁴ Joachim Merlan, *L'évolution religieuse de Senancour* (Revue d'histoire littéraire de la France, 1906. N° 3).

sa notion de Dieu ne diffère pas sensiblement de celle qui ressort du panthéisme. Il s'écrie : « Avide de pensées sublimes et d'émotions extrêmes, mon idée perdue dans le vague de l'essence primitive des êtres, sondait, dans sa démence, d'inexplicables et douloureuses profondeurs ². Il ne désire rien, ne cherche rien, n'imagine rien hors de la nature ³. Aussi, rien chez *Oberman* ne répond à l'idée d'un Dieu personnel, et si, pour l'homme religieux, ce Dieu existe, il n'est pas prouvé que ce soit un Dieu rémunérateur ⁴. Pour arriver à quelque chose de plus positif, il faut donc franchir le long espace qui sépare *Oberman* des *Libres méditations*. C'est, en effet, dans ce dernier ouvrage que Senancour exprime des convictions que l'âge, l'expérience, la souffrance aussi, lui ont fait acquérir. Ici, il parle d'un Dieu juste ⁵, puissant et bon, ce qui implique la personnalité. Il est l'unique sagesse, la lumière d'en haut ; il prévoit et soutient toutes choses. Il nous conduit. Ne pas le chercher est une preuve de la misère humaine. Il faut le prier, lui obéir et, dans cette obéissance, il y a de la douceur. Ce serait folie de la refuser. Les conséquences heureuses de cette foi en Dieu sont, à maintes reprises, signalées dans les *Libres méditations*. Elles pourraient être résumées dans cette parole : « Maintenant, je ne peux m'appuyer sur rien de visible, mais le Dieu qui soutient toutes choses les a prévues ⁶. » On ne saurait méconnaître le cachet de sincérité que présentent de telles affirmations. Et cependant, on éprouve quelque embarras lorsqu'on en rencontre d'autres qui, sans contredire positivement les premières, en atténuent quelque peu la force.

Quelles idées, par exemple, Senancour se fait-il du *christianisme* envisagé comme religion révélée ? Mais peut-être faut-il poser ici une question préalable : sous quelle forme a-t-il appris à connaître le christianisme ? Evidemment, sous la forme qu'il a revêtue dans le catholicisme romain, c'est-à-dire défigurée sous beaucoup de rapports. Ce catholicisme il l'a respiré dans l'atmosphère d'une piété familiale peu éclairée.

¹ *Première Réverie*, p. 18. — ² *Oberman*. Lettre IV. — ³ *Ibid.* Lettre LXIV.

⁴ *Libres méditations*, p. 25. — ⁵ *Ibid.*, p. 235.

Il l'a vu plus tard mêlé à des superstitions au sein de populations aussi bigotes qu'ignorantes, asservi enfin à des conventions politiques bien faites pour lui enlever ce qui lui restait de spiritualité. C'est donc à travers ce catholicisme que Senancour a vu et jugé le christianisme. Il paraît, il est vrai, avoir quelque connaissance des saintes Ecritures, des Evangiles surtout, mais la Bible, dans son ensemble, l'Ancien Testament, en particulier, est pour lui un livre en grande partie fermé. On a donc pu dire avec raison, qu'à aucun titre il n'admet une révélation. A ses yeux, la seule raison, sincèrement écoutée suffit. Si donc, dans le *Résumé des traditions morales*, il s'élève contre l'athéisme réel¹, d'autre part, il assimile la religion chrétienne aux formes de la religion chez les païens. L'opposition au christianisme est encore plus visible dans le livre *De l'amour*. « Plus le sentiment religieux s'accroît chez Senancour, plus se marque aussi et se manifeste son antipathie contre le christianisme². » Et même, il aurait parlé un jour, il est vrai sans s'en réjouir, de la faillite du christianisme³.

Si telle est la manière dont Senancour comprend le christianisme, que pense-t-il de *Jésus-Christ*? Il en parle si peu que je ne crois pas avoir rencontré ce nom sous sa plume. Toutefois, l'un de ses biographes les plus sympathiques prétend que tout ce que Senancour peut accepter, c'est que Jésus soit un *jeune sage*⁴.

Senancour parle du *mal* et nous savons comment il en parle, mais il n'a pas le sentiment du *péché*. Ce mot-là ne lui dit rien, il ne l'emploie pas. Mais comme le mal existe et qu'il est une cause de souffrance, il doit exister aussi un moyen d'en être délivré. *Oberman* éprouvait déjà ce besoin de délivrance qui « lui commandait, qui l'emportait au delà des êtres périssables⁵. » Seulement, Senancour estimait que cette aspiration n'est satisfaite que dans la régénération humaine par la réforme de la société ; il ignorait absolument la régé-

¹ *Traditions morales*, p. 405. — ² Jules Levallois, *Un précurseur* (Paris, 1897). — ³ Joachim Merlan, *L'évolution religieuse de Senancour*. — ⁴ Jules Levallois, *Un précurseur*, p. 127. — ⁵ *Oberman*. Lettre XVIII.

nération intérieure, individuelle ¹. Sainte-Beuve, rappelant que Senancour considère la pensée religieuse en dehors de tout dogme téméraire, estime, avec raison, qu'une telle foi est celle des déistes ou des théosophes ; elle n'est donc pas la foi chrétienne et s'il y a eu chez Senancour évolution religieuse, cette évolution n'a eu lieu en fait que dans le sens de la religion naturelle, caractérisée ici par des élans de mysticité qui lui dictent des pages, « les plus belles peut-être de la langue française ². » A ce point de vue, il est certain que Senancour est un prosateur éloquent, un admirable peintre de la nature, un psychologue clairvoyant, mais aussi, selon le mot de G. Sand, « une âme qui n'a pas pris le temps de vivre ». Son christianisme est un christianisme philosophique fait pour plaire à l'esprit, mais qui, malgré le sentiment de quelque chose de plus intérieur et plus spirituel, laisse le cœur vide.

On a pu parfois rapprocher Senancour de Ballanche qui l'estimait et espérait le convertir, mais qui partait d'un point de vue philosophique tout opposé. Ce qu'il y avait de commun entre eux c'était la préoccupation morale et c'est sans doute par ce côté-là que Senancour a pu exercer quelque heureuse influence sur ses contemporains. Il leur a montré « le bienfait moral procuré à l'homme par la croyance en Dieu ³. » et c'était déjà quelque chose à l'époque où parurent les *Libres méditations*. Mais s'il a été un *précurseur* « par son inquiétude religieuse et sa probité philosophique ⁴, » il est plus exact de ne voir dans son *évolution*, qu'une forme, fort intéressante à la vérité, mais encore une simple forme de philosophie religieuse.

¹ Joachim Merlan, *L'évolution religieuse*. — ² Quérard, *France littéraire*, 1838, — ³ Levallois, *Un précurseur*, p. 160. — ⁴ Levallois, *Un précurseur*, 20.